Yves MICHAUD, *Précis de recomposition politique, des incivismes à la française et de quelques manières d'y remédier*

Paris, Éd. Climats, 2006, 314 p.

Marion Duvauchel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7428>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7428

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2007

ISBN : 978-2-86480-829-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marion Duvauchel, « Yves MICHAUD, *Précis de recomposition politique, des incivismes à la française et de quelques manières d'y remédier* », *Questions de communication* [En ligne], 11 | 2007, mis en ligne le 01 juillet 2007, consulté le 12 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7428> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7428>

Ce document a été généré automatiquement le 12 avril 2021.

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0

Yves MICHAUD, *Précis de recomposition politique, des incivismes à la française et de quelques manières d'y remédier*

Paris, Éd. Climats, 2006, 314 p.

Marion Duvauchel

RÉFÉRENCE

Yves MICHAUD, *Précis de recomposition politique, des incivismes à la française et de quelques manières d'y remédier*. Paris, Éd. Climats, 2006, 314 p.

- 1 Nous devons bientôt voter, et qui d'entre nous ne se demande pas avec une certaine angoisse ou du moins une certaine gêne : pour qui ? Le dernier livre d'Yves Michaud ne nous aidera sans doute pas à trouver un candidat satisfaisant, mais il a quelque chose de réconfortant. On se sent un peu moins seul. D'abord parce qu'on en sort un peu éclairé, l'air de rien, et ce qui n'est pas rien. Il est comme à l'accoutumée, sarcastique et résolu, mais il a quelque chose d'un peu nouveau. L'auteur vieillirait-il ? Si oui, il vieillit bien. Comme toujours, c'est clair, net et structuré. Ce n'est pas toujours très convenable, mais l'auteur a l'habitude de ne pas l'être et c'est sa principale qualité. Bien sûr, il donne un peu l'impression d'analyses successives, non pas sans ordre, mais avec un ordre qui va comme s'ajustant et même se réajustant. Bon, ce n'est pas hégélien, mais on ne s'en plaindra pas. Dans l'ordre des chapitres : « De la société », « Des institutions », « De la communauté et de l'identité », et parce que, on le sait l'art l'intéresse, le dernier chapitre porte le titre suivant : « De la culture, de la communication et de la démagogie ». Là, on rit beaucoup. Il est féroce, c'est vrai, mais enfin, ils l'ont bien mérité. De quoi ça parle ? De la France, et de ses particularités, pour ne pas dire ses particularismes. Et de ses hommes politiques aussi, qui sont ce qu'ils sont comme on sait.

- 2 Ce serait dommage de tout dire sur ce livre. Disons donc l'essentiel. Déjà les questions philosophiques qui y sont évoquées dont celles concernant la justice. On nous bassine depuis des années sur la fracture sociale. Soit. Mais, sait-on de quoi on parle ? Après avoir lu ce livre, on le saura. Il y a cinq fractures principales : celle entre les jeunes et les vieux (p. 27), fracture économique, culturelle, fracture de distribution de pouvoirs, et de rationalité politique, celle entre les Français de souche et les Français d'origine immigrée. Certes, on ne nous apprend rien de nouveau, mais pour une fois, on rappelle que, s'ils sont sous éduqués souvent, c'est parfois « en partie par leur faute lorsque le désordre dans les collèges rend l'enseignement impossible » (p. 28). La troisième fracture est celle entre les riches et les pauvres, ceux qui s'en sortent et ceux qui sont condamnés à l'assistance. Puis vient celle des citoyens à statut protégé et ceux qui sont exposés à la précarité. Disons, d'un côté, les fonctionnaires et les retraités et, de l'autre, les licenciés. C'est le meilleur. D'un côté, une France qui travaille et, de l'autre, une France qui travaille très peu. Enfin, dernière fracture, ceux qui sont à l'abri de l'insécurité et ceux qui ont à la vivre au quotidien. Ceux qui la vivent et ceux qui écoutent ce qu'on en dit aux journaux télévisés (pp. 27-32). N'est-ce pas que, mine de rien, les choses s'éclairent ? Or, toutes ces fractures qui, parfois, se cumulent, posent un problème philosophique et pratique : un problème de justice : « La justice consiste à faire en sorte que les contributions et les rétributions soient partagées selon les inégalités des situations et des destins, selon les besoins de la communauté et selon la nature des biens qui sont à répartir. C'est pourquoi la justice est si compliquée à faire régner » (p. 41). Depuis Aristote, cela, on le savait. Yves Michaud connaît bien le service public, il faut donc lire les pages qu'il consacre au sujet, comme celles où il raconte avec une ironie féroce les mésaventures de l'ours cannelle (pp. 95-105), ou encore l'analyse de la constitution (pp. 115-130), l'affaire Outreau (pp. 83-94), le 21 avril 2002, lorsque nous eûmes le triste choix du « facho ou de l'escroc » (p. 147 et sq.).
- 3 Tout cela n'est pas seulement, mais est aussi un prétexte à deux analyses clés de cet ouvrage : la notion de responsabilité et de celle de valeur. Commençons par la première. Elle est classique, puisqu'elle repose sur une théorie de l'action, mais ce qui l'est moins, c'est l'analyse de notre rapport à la responsabilité, ce que Yves Michaud appelle, « la responsabilité à envergure variable ». Quand nous sommes lésés, nous voulons des coupables, quand nous sommes en dehors de la situation, nous acceptons que les victimes exigent ce que nous exigerions à leur place. Évidemment, lorsque nous sommes fautifs, nous nous empressons d'invoquer la complexité du système pour éluder nos responsabilités pour la reporter sur la machine (p. 81). Et bien sûr, la question de la responsabilité aboutit à celle de responsabilité politique et à celle, aussi classique en philosophie, que la théorie de l'action : celle de la séparation des pouvoirs, qui est présente chez Locke comme chez Montesquieu, et qui traduit la même légitime préoccupation : « que les différents pouvoirs se limitent entre eux » (p. 92). Au fond, ce qui est vrai des fonctionnaires l'est aussi des juges : « Il serait bon qu'ils comprennent qu'ils sont au service des citoyens et pas de leur État », « ni de leur profession à eux » (p. 95). Oui, on est bien d'accord, surtout ceux qui ont subi l'imbécillité de la justice à la Outreau.
- 4 Mais le sommet de cet ouvrage qui est un peu un « bonheur » est sans doute l'analyse de l'Europe et les quatre séries de raisons de voter non au référendum français. On nous a seriné qu'elle est bonne comme l'eau de goudron de l'évêque Berkeley dans la Siris. Et on nous a menacé du chaos si on la refusait. Le chaos n'est pas venu. L'argument du

refus d'une Europe libérale n'était ni le meilleur ni le plus crédible. Ce n'est sans doute rien de le dire, mais ça va mieux en le disant, comme souvent. Yves Michaud, professeur à la Sorbonne, a au moins le mérite de rappeler que les arguments émanant d'une France « pauvre, smicardisée ou rmiste, souvent exclue de marché du travail, qui n'a pas confiance dans les promesses d'un monde moderne et ouvert dont elle connaît plus les inconvénients que les bienfaits » (p. 163), du simple fait que ces hommes et ces femmes existent témoigne, dans une démocratie développée, que quelque chose ne va pas. Le second ensemble de raisons de voter était la Constitution. Quel est le rôle d'une Constitution : « de régir la manière dont les citoyens décident de la conduite de leurs affaires communes » (p. 163) ? Ce n'était pas l'esprit de l'opération. Et la dernière raison de voter « non », c'est qu'il s'agissait de l'avenir de Jacques Chirac. La conclusion n'a pas de souffle prophétique, elle ne fait aucun diagnostic, mais elle procède d'un solide bon sens et d'une rationalité fervente : « il n'y a pas pour le moment de ces hommes politiques visionnaires capables d'inventer et de faire accepter un projet européen ambitieux et exaltant » (pp. 172-173). Ce qui est absolument vrai. Il n'y en a même pas un pour faire accepter un projet français ambitieux et exaltant. Et « ce n'est peut-être pas un mal qu'il faille attendre qu'une nouvelle identité européenne se dessine avec des hommes neufs ». L'analyse me semble valoir pour la France aussi dont les hommes politiques ne sortent pas sans dommage de ce livre décapant et vitalisant. Car, en France, remarque ce fin observateur qu'est Yves Michaud, nos hommes politiques écrivent beaucoup. Il faut donc lire le redoutable regard que porte un philosophe un peu acide sur l'alliance de deux mondes : celui de la politique et des médias, qui unissent leurs forces pour intoxiquer le public. C'est une invitation allègre à une « balade politico-littéraire » au cours de laquelle l'auteur, qui a beaucoup lu ces politiques s'adonnant à la littérature, décode la nature des narcissismes ainsi mis en jeu. L'auteur aussi, et il sait le travail que l'écriture représente. On ne lui fera pas croire, à lui, que Jack Lang ait pu écrire cinq livres en moins d'un an au milieu de toutes ses activités politiques (p. 275). À moi non plus d'ailleurs.

AUTEURS

MARION DUVAUCHEL

Lycée français de Doha, Qatar